Document généré le 24 avr. 2024 22:30

Continuité

CONTINUITÉ

La foire aux illusions

Paul-Louis Martin

Numéro 94, automne 2002

20 ans de patrimoine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16249ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martin, P.-L. (2002). La foire aux illusions. *Continuité*, (94), 42–42.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

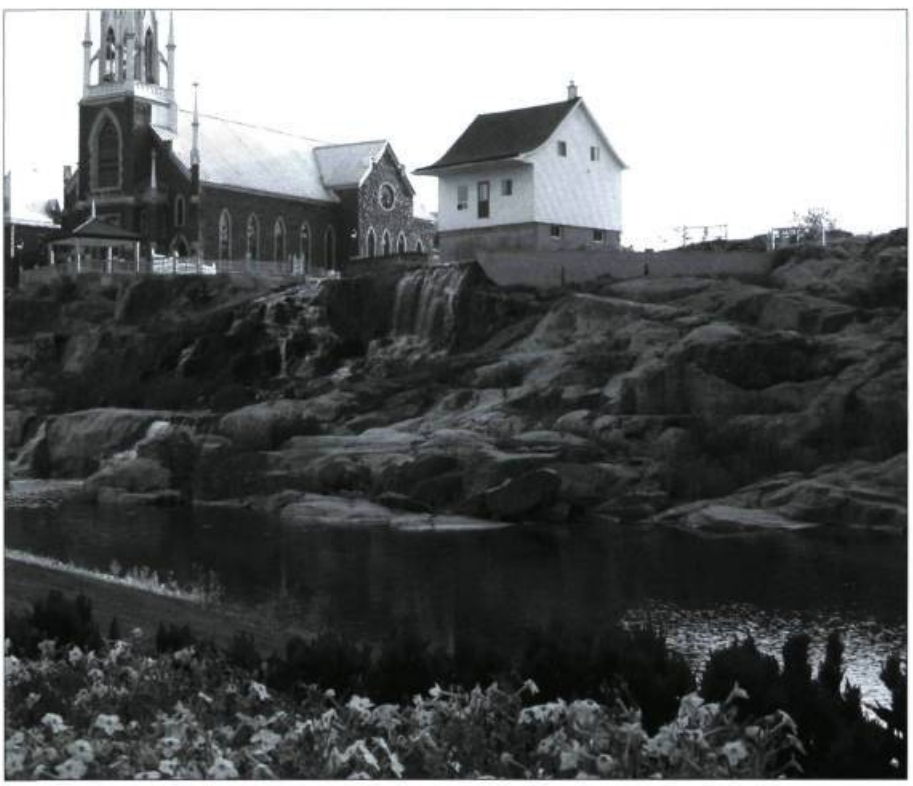
La foire aux illusions

La « petite maison du déluge » à Saguenay, jadis représentative de la maison ouvrière du début du siècle, est devenue une maisonnette de plastique banale au centre du parc commémoratif du déluge de 1996.

Photos : *Continuité*

Saguenay. Juillet 2002. Le monde entier l'avait aperçue à la télévision, solidement ancrée sur son roc, résistant héroïquement à l'assaut des eaux en furie. Je me faisais un plaisir de revoir la « petite maison du déluge ». Selon le souvenir que j'en avais, bien avant les inondations, c'était une petite maison ouvrière modeste, revêtue de bardeaux ou de planches à clins, avec des fenêtres à grands carreaux ; une jolie maison hautement représentative de son environnement autrefois voué au sciage et à la pulpe, en un mot une habitation éloquente dans son habit et riche du sens de son histoire. Qu'ai-je trouvé, trônant au milieu du parc commémoratif du déluge ? Une maisonnette de plastique, brutalement « rénovée » et sans aucun caractère. Banale à pleurer. Aussi propre qu'insignifiante. Comme plantée là depuis cinq ans. Questions : Où en est rendue notre fierté ? Avons-nous à ce point honte de notre passé qu'il faille gommer tous les souvenirs que rappellent nos maisons anciennes ? Oublier nos rapports aux matériaux ? aux ressources naturelles ? Et d'où vient ce besoin quasi maladif de chercher à tout prix à faire neuf, prétendument moderne ? Quel message envoient ainsi les pouvoirs publics aux propriétaires de maisons anciennes ? Qu'ils peuvent travestir leur demeure en toute tranquillité ?

La même indifférence et la même insensibilité s'observent dans presque toutes les petites villes et villages des zones rurales. La situation déjà désolante que l'on décrivait il y a quatre ans n'a fait qu'empirer, quoi qu'en disent les autorités de tous niveaux qui cultivent allègrement les illusions en mettant l'accent sur la sensibilisation au lieu de s'investir concrètement et financièrement dans des actions structurantes. Qu'il s'agisse du programme Villes et villages d'art et de patrimoine (VVAP), des Programmes d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) ou des ridicules subventions à la rénovation résidentielle, ces petits efforts n'infléchissent en rien la banalisation de nos paysages bâtis. Décidément, le Québec cultive un art pour le moins étrange, celui de se tirer dans le pied. N'est-ce pas Victor Hugo qui disait que « l'intérieur d'une maison est privé, mais que l'extérieur est public » ? Si l'architecture et les paysages sont effectivement une affaire d'intérêt public, à quand une politique de l'architecture nouvelle et du patrimoine bâti ? À quand une concertation des ministères, des agences et des municipalités ? À quand un véritable investissement dans nos ressources architecturales ?

Les nombreux petits programmes ne sont qu'alibis et les beaux livres d'images célébrant quelques belles maisons et villages anciens ne font qu'entretenir les illusions. Vues de son salon ou d'un fauteuil de ministre, les campagnes québécoises paraissent propres et en santé, mais sur le terrain des vaches, la réalité est beaucoup plus crue : nos campagnes sombrent dans la laideur et l'insignifiance. Que cherche-t-on au juste ? À décrocher la palme du territoire le plus « banal » de l'Amérique ?

Paul-Louis Martin